

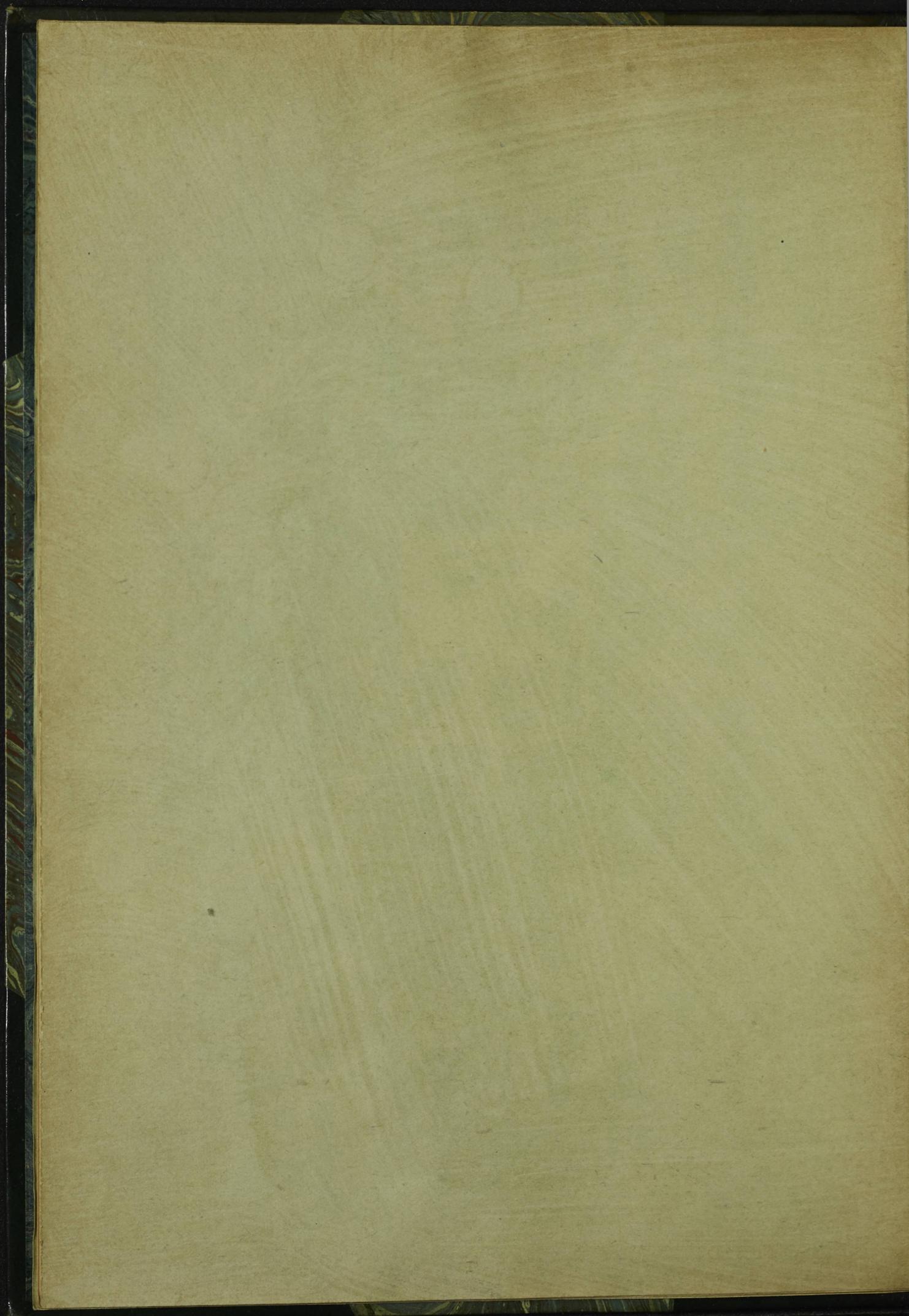
evol. 275-

MLPO 20072



Ténèbres





Ténèbres

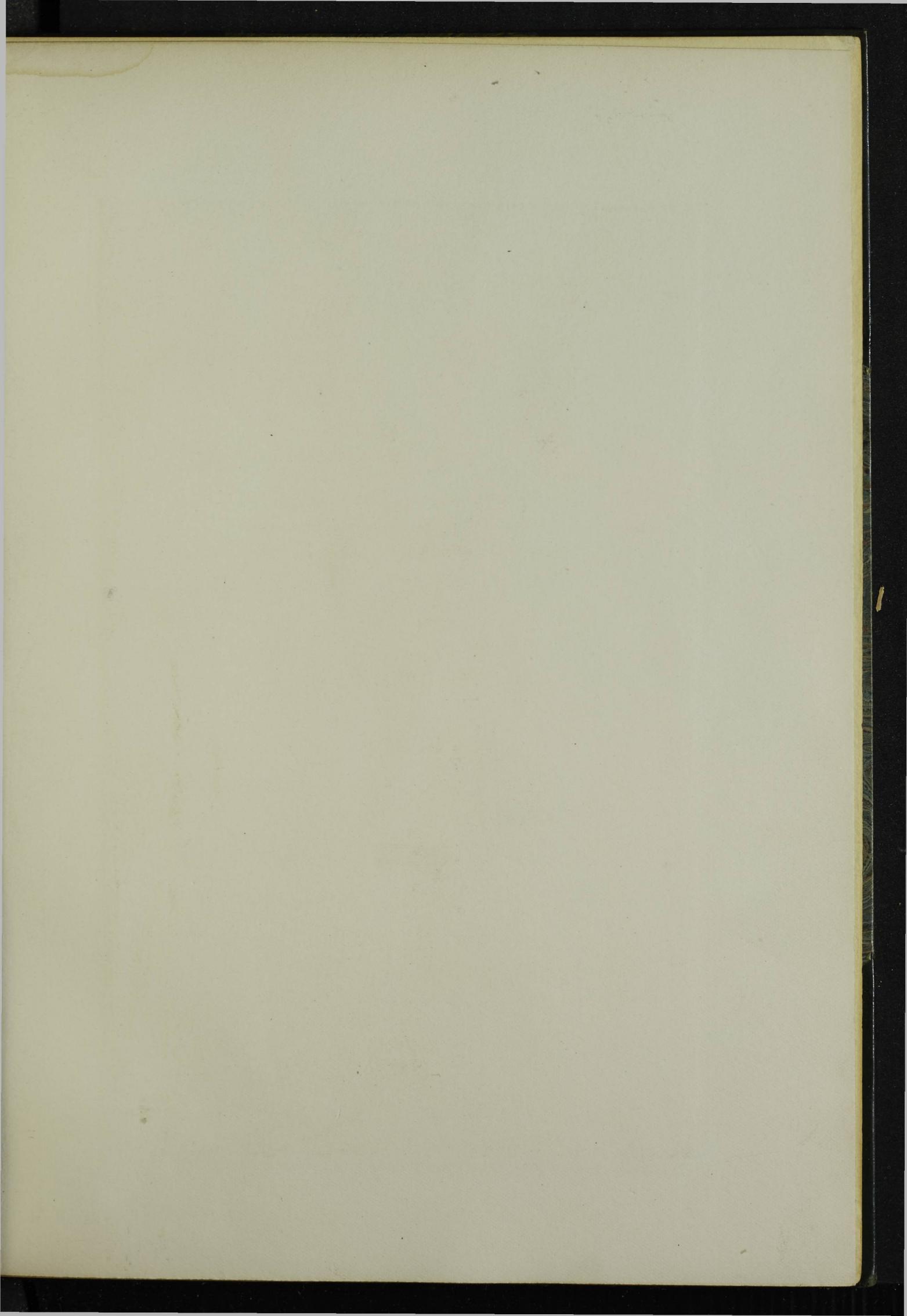
Tirage à 150 exemplaires

N° 1 à 10 sur papier Japon impérial.

N° 11 à 150 sur papier de Hollande Van Gelder.

(Les n^{os} 111 à 150 ne sont pas mis dans le commerce.)

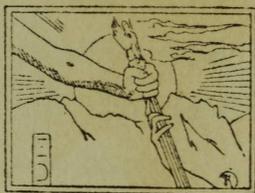
Exemplaire N° 86





Iwan Gilkin

Ténèbres

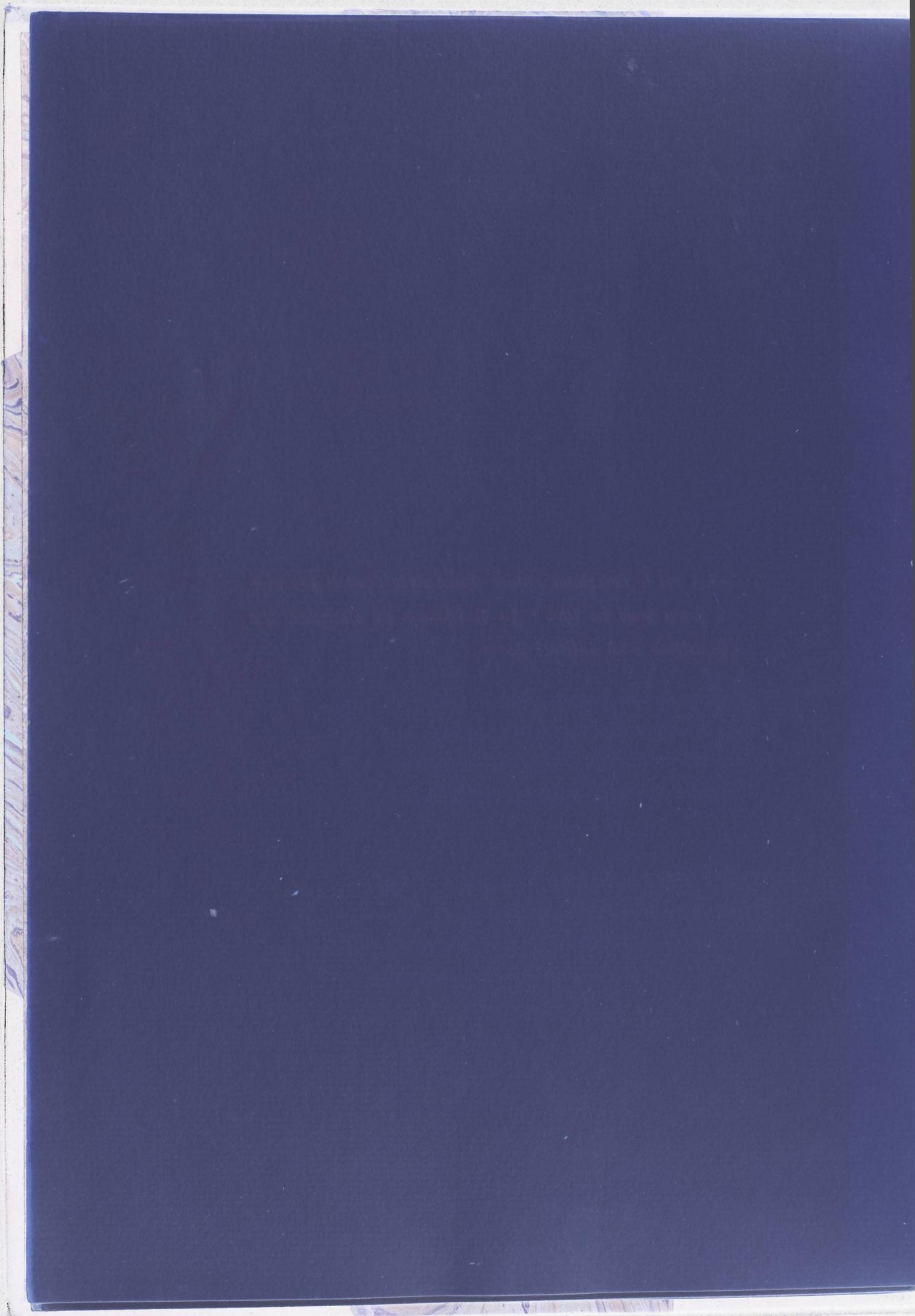


A Bruxelles, chez l'éditeur Edmond Deman

1892

Ténérès

TÉNÈBRES est le deuxième cahier d'une série dont le premier
a paru sous ce titre : LA DAMNATION DE L'ARTISTE. Le
troisième sera intitulé SATAN.



LE MENSONGE

*J'ai creusé mon cachot dans le mensonge épais,
Impénétrable et sombre, où, geôlier de moi-même,
Je m'enferme à l'abri même de ceux que j'aime,
Plus seul quand j'ai parlé qu'aux temps où je me tais.*

*Ma parole est un mur sans porte ni fenêtre
Qui monte autour de moi, dur, puissant & massif,
Avec maint bas-relief gai, trompeur et lascif:
Et nul œil curieux jusqu'à moi ne pénètre.*

*Seul, je me connais. Seul, je fais ce que je suis.
Seul, j'allume ma lampe en mes sinistres nuits.
Et, seul, je me contemple et, seul, je me possède.*

*Je me couche, comme un chartreux, dans mon linceul.
Et, loin de tout désir qui me flatte ou m'obsède,
Je goûte, comme Dieu, le néant d'être seul.*

LE LÉVRIER

A Georges Picard.

*Le lévrier d'Écosse aux poils fauves, très longs,
Accompagne au jardin matinal sa maîtresse.
Sous le frisson léger du doigt qui le caresse,
Des rêves de baisers pleurent dans ses yeux blonds.*

*Le soir, sur les tapis orgueilleux des salons,
Allongeant sa pensive & hautaine paresse,
Sous les pieds de sa reine il pâme de tendresse
Et râle de plaisir en léchant ses talons.*

*Et, le regard peuplé de captives pensées,
Dans l'horreur d'un silence invincible enfoncées,
Il se meurt lentement du secret de son mal.*

*Ainsi, dans leurs amours étranges, les poètes
Épris d'un impossible & sublime idéal
Expirent, le cœur plein de paroles muettes.*

CHEZ PUTIPHAR

*Ces baisers dangereux dont tu voulais repaître
Tes appétits malsains malgré ma volonté,
Tu convoitais leur charme étrange & redouté,
Dans mon secret suprême espérant me connaître.*

*Mais ma pensée est close & nul doigt ne pénètre
Les replis douloureux de sa perversité.
J'ai dédaigneusement trompé ta volupté
Et tu ne m'as jamais si peu compris, peut-être !*

*Avec mon hypocrite & sagace froideur
Si j'accablai tes sens d'une brusque impudeur,
Tu n'as point vu passer en ce moment infâme*

*Derrière le cristal de mon œil palpitant
L'effroyable projet qui plongeait dans mon âme
Comme un poulpe rusé qui t'observe & t'attend.*

CLAIR DE LUNE

*Les cygnes blancs du clair de lune,
Avec leurs plumages fluides,
Dans le brouillard blanc, sur l'eau brune,
Glissent comme des nefs liquides.*

*Les opales du clair de lune
Irisent leurs neigeuses flammes
Au fond de l'étang, sous l'eau brune,
Dans les remous que font les rames.*

*Les néufars du clair de lune
En leurs fières candeurs d'hosties
Invitent l'âme, dans l'eau brune,
Aux mortelles eucharisties*

*Et les enfants du clair de lune
Assoupis dans leur lente yole
Sous le brouillard blanc, dans l'eau brune,
Meurent, comme un chant de viole.*

LE JOUEUR DE COR

A H. de Braekeleer.

*Le vitrail, on dirait la peau d'un raisin d'or.
Un soleil automnal mûrit les draperies,
Rouillant les cuirs gauffrés et les tapisseries,
Où de fauves forêts s'ouvrent comme un décor.*

*Devant un lourd tapis chargé d'orfèvreries,
Un rose adolescent cuivre un appel de cor
Où des chasses d'antan l'hallalli sonne encor
Dans le silence épais des étoffes fleuries.*

*Le son clair & magique ira-t-il éveiller
Un chevreuil imprévu dans le fuyant hallier
Etrangement tissu dans la haute tenture ?*

*Des choses d'autrefois c'est l'âme qui murmure ;
— Des choses d'autrefois & des anciens châteaux
Et des aïeux lointains qui dorment dans nos os.*

PAYS DE RÊVE

*Est-il une eau lustrale, est-il un bain magique
Pour laver les remords de mon cœur ulcéré ?
Est-il une eau lustrale, est-il un bain magique
Pour rafraîchir ce cœur amer et nostalgique,
Qui pleure les pays où jamais je n'irai ?*

*Beaux pays, careffés de lumières soyeuses
Fuyant sous des forêts mystiques de tilleuls,
Beaux pays, careffés de lumières soyeuses,
Qui de frais baisers d'or, frôlent les eaux joyeuses
Des ruisseaux enfantins, heureux de leurs glaïeuls.*

*Sur le velours songeur des gazons & des mouffes,
Aux palpitations lumineuses des fleurs,
Sur le velours songeur des gazons et des mouffes
De purs adolescents & des vierges très douces
S'enivrent du silence ingénu de leurs cœurs.*

*Nus ou vêtus un peu de flottantes ceintures,
Les uns suivent des yeux de rouges papillons ;
Nus ou vêtus un peu de flottantes ceintures,
Quelques-uns, agitant d'odorantes verdure,
Eparpillent dans l'air leurs légers tourbillons.*

*Des vierges, tendrement l'une à l'autre enlacées,
Rencontrent en chantant sous les bosquets fleuris
Des vierges tendrement l'une à l'autre enlacées,
Et le vol des chansons fuit le vol des pensées
Sous le vol gazouilleur des oiseaux favoris.*

*Là, des adolescents dans la fraîcheur des ondes
Baignent en souriant leur sereine beauté.*

*Là, des adolescents dans la fraîcheur des ondes
Caressent du regard leurs chairs roses & blondes
Et leur visage ami dans les eaux reflété.*

*D'autres, autour d'un frère aîné, qui les adore,
— O curiosité charmante et noble espoir ! —
D'autres, autour d'un frère aîné, qui les adore,
De sa lèvre au sang pur, qu'un duvet léger dore,
Recueillent les fruits mûrs de son divin savoir.*

*Les plus doux, les plus fiers, les plus mélancoliques
Contemplant longuement le paysage aimé.
Les plus doux, les plus fiers, les plus mélancoliques
Regardent dans leur cœur leurs rêves magnifiques
Fleurir comme un rosier splendide et parfumé.*

*Ah ! rêver avec eux l'infini de leur rêve,
Sourire à leur sourire & pleurer à leurs pleurs !
Ah ! rêver avec eux l'infini de leur rêve,
Vivre l'éternité divine en l'heure brève,
Le cœur enfin guéri du passé des douleurs !.....*

*Est-il une eau lustrale, est-il un bain magique
Pour laver les remords de mon cœur ulcéré ?
Est-il une eau lustrale, est-il un bain magique
Pour rafraîchir ce cœur amer & nostalgique
Qui pleure les pays où jamais je n'irai ?*

LUMEN

*Des ténèbres de ta nocturne chevelure,
Lourde & profonde comme une chaude fourrure,
Ton visage jaillit, jeune, frais & vermeil,
Ainsi qu'un triomphant & flamboyant soleil.*

*Beaux yeux illuminés d'une aube fraternelle,
Rouges lèvres qu'embrase une aurore charnelle,
Météores divins des vierges Orient,
Incendiez mon cœur de vos feux souriants !*

*Ils ne font, cependant, ces doux charmes de flamme,
Que le rayonnement terrestre de ton âme,
Soleil miraculeux qu'implore mon espoir !*

*En un jour solennel sans nuage ni soir,
Nous rendras-tu l'éclat des Essences premières,
Ivresse de mes yeux, Lumière des lumières ?*

ARBRE DE JESSÉ

*Au jardin rêvé croît un arbre de vitrail.
Un cadavre nourrit ses racines cruelles.
Symétrique espalier ouvert en éventail,
Ses rameaux, étoilés d'amples feuilles d'émail,
Roulent en longs rinceaux leurs vrilles sensuelles.*

*Arbre miraculeux de Jessé, tu fleuris
En rouges fleurs de chair aux pétales meurtris,
Tulipes sublimant la pourpre de leurs urnes,
D'où surgissent, le front à jamais douloureux,
De beaux enfants princiers aux lèvres taciturnes,
Qui, pâles & craintifs, entre leurs bras fiévreux
Serrent maint effroyable instrument de tortures
Rougi par le sang frais de leurs larges blessures.*

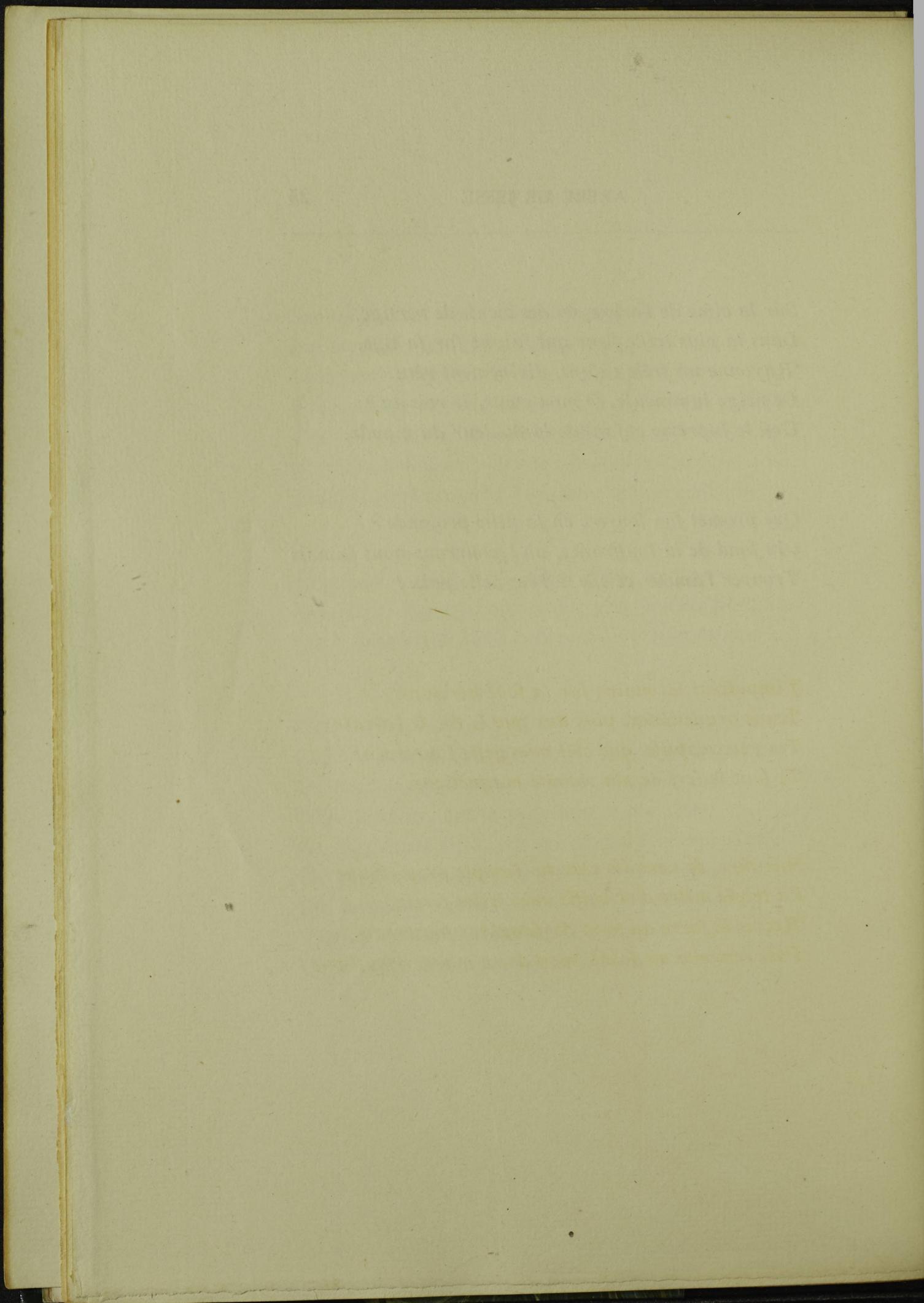
*Sur les glaives, les crocs & les peignes de fer,
Les tenailles, les coins, & le gril & la roue,
Le carcan de fer rouge & la vrille qui troue,
Et les pinces où pend encore un peu de chair,
Epanouis parmi les suaves pétales,
Si tristes & si doux, les chers visages pâles
Laiissent parfois couler l'eau vive de leurs pleurs.*

*Et quand la brise passe, alors toutes les fleurs
Gémissent, & quels longs murmures, quelles plaintes,
Quels sanglots & quels cris vers les étoiles saintes !*

*C'est l'arbre de la vie, où croissent les douleurs,
L'arbre dont chaque fleur qui s'ouvre est un supplice.
Du fond rouge & meurtri de leur morne calice,
Vase de chair, béant, palpitant et sanglant,
La souffrance jaillit comme un parfum troublant,
Un parfum capiteux, aux puissantes ivresses,
Qui berce les cerveaux en d'étranges caresses,
Pleines de charité, pleines de cruauté,
Où la mort se marie avec la volupté.*

*Sur la cime de l'arbre, en des cieux de vertige,
Dans la plus triste fleur qui saigne sur sa tige,
Rayonne un frêle enfant, divinement vêtu
De neige lumineuse. O mon cœur, le vois-tu ?
C'est le suprême enfant de la douleur du monde.*

*Que promet son sourire en sa pitié profonde ?
Au fond de la souffrance, ah ! pourrons-nous jamais
Trouver l'amour céleste & l'éternelle paix !*



MISSION

*J'imposerai les mains sur ta face hérétique,
Jeune orgueilleux, plus dur que le roc & l'airain :
Tes yeux captifs, que clôt mon geste souverain,
Te font le serf de ma volonté magnétique.*

*Suis-moi. Je tiens les clés du Temple prophétique ;
La triple mître d'or coiffe mon front serein.
Reçois le sacre au fond du sanglant souterrain,
Puis remonte au soleil, mon doux martyr mystique !*

*Immole-toi toi-même à l'autel éternel ;
Fais-nous communier en ton sang fraternel ;
Sois le nouvel agneau des permanents oracles.*

*Moi, loin de la Lumière où tu triomphes seul,
Feu divin, Fils du Ciel, Enfant de mes miracles,
Des cieux pleins de dieux morts-je tisse ton linceul.*

LA DOULEUR DU MAGE

*Le vieux mage, sous les sévères colonnades,
Laisse traîner son lourd manteau sacerdotal
De pourpre & d'hyacinthe au long des balustrades
Sur les dalles d'onyx, de jade & de cristal.*

*Sur les lys écrasés & les roses foulées
Où coulent lentement ses longues franges d'or,
Les pesantes vapeurs des essences brûlées
Comme des serpents bleus se déroulent encor.*

*Et des paons merveilleux d'azur & d'émeraude,
Des gouras bleu-de-perle & de rouges ibis
Errent silencieux sur la terrasse chaude
Parmi les vases d'or tout meurtris de rubis.*

*Ses doigts chargés d'anneaux dans sa barbe ivoirine
Dont, avec les colliers, la royale splendeur
Majestueusement descend sur sa poitrine,
Le pontife s'abîme en sa vaste douleur.*

*Car ses yeux, à travers le rose crépuscule
Où s'éteint l'horizon de glaciers dentelé,
Dans le vallon sublime, où son rêve recule,
Regardent au lointain fuir un couple exilé.*

*— Je voulais faire un Dieu ! L'âme, inégale à l'œuvre,
Du frêle adolescent élu vers mon pouvoir
A glissé comme glisse une molle couleur
Entre mes tristes mains qui l'ont dû laisser choir.*

*Pour être un Dieu vivant sur la terre ravie
Tu devais, t'abstenant de Vivre et de Savoir,
Fermer ton cœur sans tache aux désirs de la vie
Et n'ouvrir tes yeux purs qu'à mon suprême espoir.*

*Enseigné par moi seul en ma pensée unique,
Chair vive de mon Verbe, âme de mon amour,
Je voulais t'exalter dans ta gloire mystique,
T'enivrer de martyr & te conduire, un jour,*

*Vierge & doux guérisseur de la terre charnelle
Qui se meurt de péché, d'angoisse & de remord,
Aux larges bras sanglants de la Croix éternelle
Où les divines morts feront mourir la mort.*

*La Bête tortueuse & splendide, l'immonde
Serpent de feu, l'ardent Reptile du Désir
Qui broie entre ses nœuds magnétiques le monde,
Se fit femme et t'offrit les fruits mous du plaisir.*

*Tu cédas aux baisers, abandonnant ton âme
Aux cœurs de chair, aux yeux de chair, aux pleurs de chair,
Faible esclave écrasé sous les pieds de la Femme,
O toi qui dévorais les cieux comme un éclair !*

*Et te voilà rampant dans la fange natale,
Banal outil de chair perpétuant la chair,
Simple anneau désormais de la Bête vitale
Qui tord dans l'infini son long ventre de ver.*

*Ah ! pleure à présent ta divinité perdue !
Jamais tu n'erreras, beau, souffrant, surhumain,
Par les champs palpitant de ta gloire attendue,
Au bord des lacs heureux & pâmés sous ta main ;*

*Jamais tu n'entreras dans les villes célèbres
Tout ruisant d'amour, de grâce & de beauté,
Délivrant les yeux clos des funèbres ténèbres,
Ranimant d'un baiser la vie & la santé,*

*Versant sur les pécheurs, de tes beaux grands yeux calmes,
Les pardons souverains qui rouvrent le ciel bleu
Et vers ton doux royaume, au triomphe des palmes,
Conduisant les élus qui te confessent Dieu.*

*Jamais les affligés, les filles orphelines,
Les pauvres, les lépreux & les pestiférés,
Faisant de leurs douleurs des voluptés divines,
N'expireront de joie à tes pieds adorés.*

*Et jamais dans ton ciel d'yeux & d'ailes de flammes
Ne t'éblouiront comme une forêt de fleurs
O millions de lys et de roses ! les âmes
Dont ta bouche en baisers aurait changé les pleurs !....*

*Oui, pleure, dieu tombé ! Ta vie est révolue.
Car voués désormais à l'œuvre de la mort
Tes reins engendreront pour la tombe voulue.
Va ! l'antique sentence a proclamé ton sort.*

*Pleure le paradis fermé, dont tu fus l'hôte.
Le sphinx garde le seuil de l'Eden déserté.
Comment reviendrais-tu ? Châtié par ta faute,
Tu ne crois plus toi-même en ta divinité.*

*Ah ! ta chute a brisé ton divin diadème !
Retourne dans la Nuit. Et moi, pontife en pleurs
Qui puis faire des dieux mais non l'être moi-même, —
Par ce beau soir mourant, plein d'oiseaux & de fleurs,*

*Courbant ma tête, hélas ! désespérée & vieille
Sur les cadavres de mes songes trépassés,
— Du fond de la vallée adorable & vermeille
Jusqu'au temple éternel où veillent mes pensers*

*J'entends venir à moi, comme un grand vent qui gronde,
Les râles, les sanglots, les blasphèmes d'horreur
Et les longs cris de mort du misérable monde
A qui j'avais rêvé de donner un Sauveur !*

REQUIESCAT

— Interroge les Sphinx, va combattre les guivres
Et cueillir les fruits d'or des baisers défendus.

— A quoi bon ? Je reviens des paradis perdus.
Je me meurs du dégoût des lèvres & des livres.

— N'entends-tu pas le choc des glaives & les cuivres
Sonnant la charge aux cœurs par la gloire attendus ?

— Que de cerveaux fêlés & de crânes fendus !
Je n'ai rien de commun avec ces brutes ivres.

*Mes yeux se sont brûlés à fixer le soleil.
Des corbeaux furieux viennent, dans mon sommeil,
Plonger leur bec goulu dans mon vieux corps sans âme.*

*Mais rien ne me torture autant que les efforts
Des caresses cherchant dans ma cendre une flamme
Pour réveiller mon cœur pourri d'entre les morts.*

LA PENSÉE

*L'ange noir m'a tendu la coupe d'onyx noir
Où bout sinistrement la liqueur cérébrale.
J'ai versé la mort dans ma bouche sépulcrale :
O charme des terreurs ! Splendeurs du désespoir !*

*Pensée, âcre poison, rongeur des énergies,
Qui détruis le bonheur, l'amour & la santé,
Tu dissous tout espoir & toute volonté
Dans les cœurs altérés de tes sombres magies.*

*Quelle odeur de cadavre en cet horrible vin !
— J'ai vu. J'ai lu. J'ai su. Je sais que tout est vain.
Tous les plaisirs pour moi meurent avant de naître.*

*Qu'importent les printemps à mon âme d'hiver
Qui ne peut plus jouir & ne veut plus connaître,
Et qui préfère aux fleurs l'acier d'un revolver !*

DIALOGUE

*L'être d'ironie & de haine
Qui pour cible a choisi mon cœur,
De l'arc de sa bouche d'ébène
M'a décoché ce trait moqueur :*

*« Cet enfant tout en fleur d'enfance
Divin de joie & de santé,
Qui t'adore sans méfiance,
Credule en ta fausse bonté, —*

— *A son abandon simple & tendre,
Au doux velours des doux baisers
Que son sourire laisse prendre,
Que répondent tes sens blasés ?*

*Que répondent tes lèvres lasses,
Veuves de tant de baisers morts,
Et qui bleussent de leurs glaces
Les lèvres fraîches que tu mords, —*

*Tes yeux, qui savent trop de choses
Pour s'être repus nuit & jour
De la pourriture des roses
Et des dégoûts des lits d'amour, —*

*Et ta mémoire, noire armoire
Où tous les espoirs sans espoir
Moisissent avec maint grimoire
En l'ennui de ton vain savoir ?*

— O âcres larmes ! Pleurs funèbres !
Mes lourds sanglots ont répondu
A l'Inquisiteur des Ténèbres :
« Oui, tout mon bonheur est perdu.

« Ruine ! ma chair épuisée,
Les cantharides & l'alcool
L'ont brûlée & décomposée.
Mon amour sénile est un vol.

Mon âme jadis intrépide,
Drapeau chantant aux vents joyeux,
Pend, morne, trouée & sordide,
Sur mes os mous & carieux.

C'en est fait des parfums en flammes
Brûlant sur des bûchers de fleurs
Ces beaux yeux d'enfants & de femmes
Qu'enivraient ma joie & mes pleurs !

*Mais, — ô démon qui me tortures !—
Fou de désir & de rancœur
Par de câlines impostures
J'ai fardé mon pauvre vieux cœur.*

*Et j'offre encor mes lèvres peintes,
Les feux calculés de mes yeux,
Mes mains & leurs feintes étreintes
Et mon doux parler captieux*

*À la rose Idole aurorale
Qui luit dans l'ennui de ma nuit,
À la Lumière triomphale
Qui me fortifie & m'instruit,*

*À la Vigueur, à la Jeunesse,
Dont la claire & chaude santé
Rayonne comme une promesse
Flamboyante d'éternité.*

ALADIN

*Et si je descendais aux souterrains magiques ?
— Des milliards d'argent & d'or prodigieux,
Rêve immémorial d'empereurs nostalgiques,
Moutonnent sur le sol en fleuves glorieux.*

*Aux arbres de corail jaillis de maint haut vase
Pendent des fruits natifs d'un fabuleux Ophir :
Poires d'aigue-marine, abricots de topaze,
Grofeilles de rubis & prunes de saphir.*

*Mais dans la niche au fond du caveau du miracle
Mystérieusement brûle un flambeau sacré, —
Lumière, ô mon seul rêve ! — & son éclat nacré
Angélise l'opale en feu du tabernacle.*

*Arrière, fruits, bijoux, qu'ici laissent gésir
Mes superbes dédains, ailés vers cette flamme !
Mais hélas, Idéal ! Mais hélas, ô mon âme !
A peine atteint, s'éteint mon lumineux désir.*

*Plus de jardin gemmal, rien qu'une âpre broussaille,
Des ronces, des chardons, des herbages fangeux
Et des roseaux puants, mous & marécageux
Où, luisant de poisons, maint reptile tressaille.*

*Plus de souterrain d'or ; mais, grouillant de honteux
Insectes, une cave ignoble & vénéneuse
— Symbole désolant, image douloureuse
Du désastre éternel de nos plus nobles vœux.*

SANCTUS

*Ce bonze très singulier,
Prophète d'énigmes, prêtre
De l'ineffable Non-Etre,
Foule sous son dur soulier*

*L'hieratique escalier
Tout en flammes pour le Maître
Dont la cendre doit renaître
En mon cœur hospitalier.*

*Parfois sur sa lèvre étrange
Passe comme une aile d'ange
Un sourire rose & noir ;*

*Et de la pointe d'ivoire
De son haut crâne on peut voir
Sourdre une auréole noire.*

LE PORTRAIT

I

*Parmi les bahuts défoncés,
Les tiroirs, les étuis, les boîtes
Jonchant les consoles étroites
D'opulents trésors délaissés,*

*Les fatins & les brocatelles
Et les torfades de velours
Coulent sur le sol à flots lourds
Et tout écumants de dentelles.*

*Des colliers étreignent en vain,
Frustrés de la gorge promise,
Le col des verres de Venise
Rougis sans lèvres par le vin.*

*Appel au poing fort qui le lève,
De la panoplie échappé
Git, sur le lascif canapé
Où dorment des roses, un glaive.*

*Dans ces bols d'or dont les béryls
Emerveillent l'orfèvrerie,
Pour une absente songerie
Fument-ils, les benjoins subtils ?*

*Et vers quels pleurs morts, des sardoines
Des ciboires & des rhytons
Tombe sans espoir de boutons
La mort des lys & des pivoinés ?*

*Dédaigneux du vain attirail
Des bibelots & des potiches,
Mes yeux par eux-mêmes plus riches
Contemplant leur propre travail.*

*Qu'importe l'inutile somme
Des objets changeants & divers
A qui fait voir, vaste Univers,
Ta profonde image dans l'Homme ?*

*Arrière aujourd'hui le manteau
Hermétique avec la simarre
Qu'une chimère en feu chamarre,
Et la mître & le triple tau !*

*Je veux accomplir les miracles
Sacrant les prêtres & les rois
Sans brandir les sceptres, les croix,
Les coupes ni les saints pantacles.*

II

*Affis devant l'étroit miroir,
Peintre inquisiteur & fidèle,
Ma face est l'unique modèle
Choisi par mon cruel savoir.*

*Voici ma bouche de porphyre,
Sarcophage de maint secret,
Répertoire de maint décret
Qu'un mensonge mystique inspire,*

*Ma bouche lourde, aux doux & mous
Baisers buvant la chair qui vibre,
Ma bouche où vibre, fibre à fibre,
Tel péché de nul prêtre absous,*

*Ma bouche terrible, ma bouche
Aux lèvres folles de ton corps,
O mon ivresse, ô mon remords,
Chère âme enfantine & farouche !*

*Voici mes yeux de clair métal
Qui vont fouiller comme des sondes
Au fond boueux des cœurs immondes
L'avenir vengeur & fatal,*

*Mes yeux pareils à des mâchoires
Broyant entre leurs cils puissants
Avec les beaux yeux innocents
De sombres yeux blasphématoires,*

*Mes yeux, ah ! mes yeux anxieux
De ciel, de miracle & de flammes,
Mes yeux en pleurs, affamés d'âmes
Et repus de corps vicieux.*

*Voici mon front dur, forteresse
Où mon invincible vouloir
Masque son dangereux pouvoir
D'un fard de joie & de tendresse,*

*Tour d'ivoire des hauts concepts,
Cathédrale des saints mystères
Où l'encens bleu de mes prières
Monte au vertige des transepts.*

*— Dans le reflet où j'étudie
L'essence occulte de mes traits
J'entrevois les signes secrets
De mon étrange maladie ;*

*Et ces stigmates douloureux
Dénonçant mes œuvres coupables
Avec les poisons redoutables
Cachés en mon cœur ténébreux,*

*Sur la toile ma main sincère
Les retrace inflexiblement
Pour éterniser le tourment
Qui me ronge comme un ulcère ;*

*Car mon magnétique pinceau
Mieux que la baguette d'un mage
Fait dans ma symbolique image
Faillir mon âme à fleur de peau.*

III

*Dans la salle austère & claustrale,
En un morne cadre de fer
S'isole le portrait amer
Loin de la fenêtre augurale.*

*Unique objet de mes pensers,
Mon idéal & mon exemple,
A toute heure je le contemple
De mes regards jamais lassés*

*Il m'enveloppe & me pénètre
D'un fluide mystérieux :
Ses yeux s'élancent dans mes yeux,
Sa voix parle au fond de mon être.*

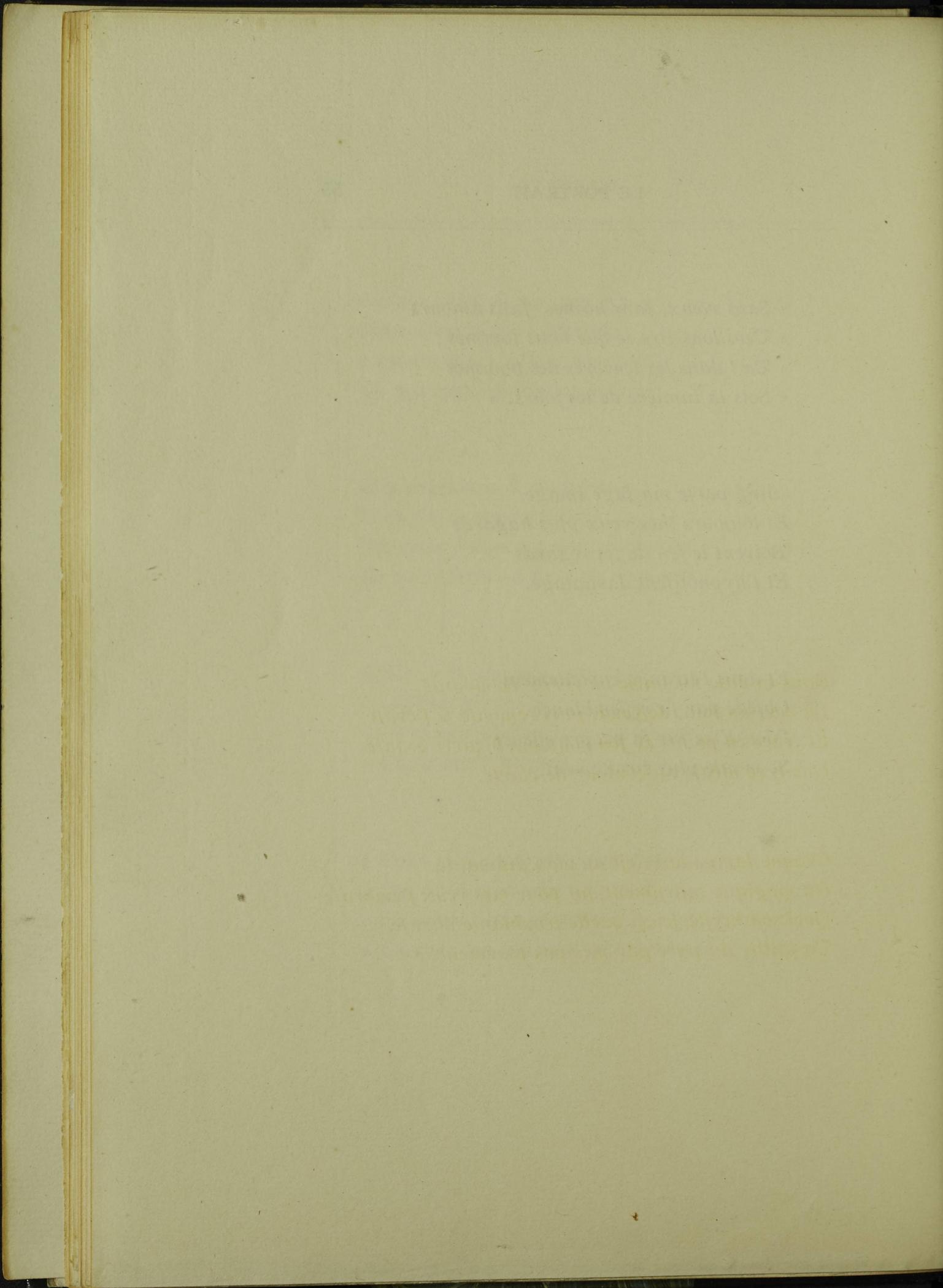
*Il dit : « Contemple sans désir ;
« Affranchis-toi de l'espérance ;
« Le monde n'est qu'une apparence
« Où la main ne peut rien saisir.*

*« Veux-tu la couronne suprême
« Qui te sacrera plus que roi ?
« Le joyau divin gît en toi :
« Cherche ton bonheur en toi-même.*

« Sans vœux, sans haines, sans amours
« Veillons être ce que nous sommes ;
« Va ! dans les ténèbres des hommes
« Sois la lumière de tes jours. »

*Ainsi parle ma sage image
Et toujours mes yeux plus hagards
Boivent le feu de ses regards
Et s'hypnotisent davantage.*

*Et dans l'étrange envoûtement
Obsédé par sa ressemblance
Mon Etre sur sa propre essence
Se moule plus étroitement.*



LA LYRE

*Dans la ville nocturne où j'erre, épouvané,
La rue, au loin, descend, puis remonte & s'évase
Et trace en points de feu pour ma bizarre extase
Une lyre idéale au contour de clarté.*

*Chaque lampadaire est un clou diamanté
Du magique instrument qui pour mes yeux s'embrase.
Quel son mystérieux, quelle troublante phrase
Va jaillir du pavé par mes pas tourmenté ?*

*O ma ville natale, ô Muse ténébreuse,
Chantons, créons ensemble une musique affreuse
Qui torture à jamais la terreur de tes nuits !*

*Ton vertige me soule et je sens que je suis,
Moi, noir poète né pour la perte des âmes,
Un doigt d'ombre sur cette immense lyre en flammes !*

EN WAGON

*Un triste enfant se meurt de voir
Du coin du wagon qui l'exile,
Fuir, fuir l'inexorable file
Des paysages dans le soir.*

*Site élu d'un poignant vouloir,
Palpite un Eden qui rutilé...
Passé ! Mon extase inutile
Sombre dans l'ombre sans espoir.*

*Quel crime pourrait, quel courage,
Arrêter le brutal voyage
Qui nous voue aux sorts inconnus*

*Quand l'heure décevante abdique
Les chers paradis entrevus
Par l'étroit carreau tantalique ?*

ÉVOCATION

*Du fond d'un cœur meurtri j'évoque ton image,
Cher enfant trop aimé que la vie assassine,
O jeune front pensif, couronné de glycine,
Penché sur le bassin où l'eau vive ramage !*

*Douce tête souffrante aux grands yeux de glycine,
Dans l'onde, où maint oiseau surnaturel ramage,
Mire furtivement ta lumineuse image
Sans craindre que la brise en jouant l'assassine.*

*La forêt qui gémit d'un perfide ramage,
T'attire aux profondeurs de son ombre assassine :
O reste à la lumière où, parmi la glycine,
L'eau divine en chantant berce ta claire image !*

*Et quand viendront l'amour & la mort assassine,
Les oiseaux merveilleux cesseront leur ramage ;
Et mon chant triomphal saluera ton image,
O mon royal enfant couronné de glycine !*

LE POSSÉDÉ

*Ne crois point me tromper par ton calme sourire,
Enigme de science & de sérénité,
Par la bonté si douce & par la majesté
De ton calme visage où Dieu même se mire !*

*Sombre maîtresse au cœur de plomb, aux yeux d'onyx,
Qui tends à mes baisers ta bouche empoisonneuse,
O Rose de l'Enfer, ô Vénus vénéneuse,
Née, en un froid minuit, des flots bourbeux du Styx,*

*Ton manteau violet, ta lourde robe verte,
Qui semblent te vêtir de belladone en fleur
Sous les tulles de deuil qui chantent ta douleur,
Tes bijoux d'améthyste aimantés pour ma perte,*

*Tout l'étrange appareil où se plaît ta beauté
Comme un ciel sulfureux où pleure un soir d'automne,
Fascine mon cœur fou, qui s'épeure & s'étonne,
Et qui sent défaillir toute sa volonté.*

*Tu respires le mal. Ta bouche & ta narine
Exhalent avec l'air brûlant de tes poumons
Le souffle magnétique & pervers des démons
Qui peuplent l'enivrant enfer de ta poitrine.*

*Il pénètre mes os, ce fluide mauvais ;
Ton âme satanique en mon âme s'infiltre ;
Mon cœur boit ta présence impure comme un philtre
Et je ne connais plus le Dieu que je servais.*

*Des instincts malfaisants la monstrueuse flore,
Aux effluves de tes vices contagieux,
Dans les marais pourris de mon corps spongieux
Fermente, grouille, monte & s'exalte d'éclore.*

*Et voilà qu'asservi par ton charme fatal
Je suis de tes péchés l'esclave & le complice ;
Je deviens le reflet vivant de ta malice
Et l'incarnation de ton Verbe infernal.*

*Un jour j'accomplirai les forfaits que tu rêves.
Tout cela, je le fais. Mais que sert de savoir ?
J'ai fait de tes baisers ma prière du soir,
Notre-Dame des chairs aux délices trop brèves !*

*Hofanna ! Ton front chaste est le jardin des lys !
Hofanna ! Tes yeux clairs sont l'azur peuplé d'anges !
Tous mes sens prosternés célèbrent tes louanges
Et retrouvent en toi les édens abolis !*

*Et toujours tu seras pour moi l'Impératrice,
Sur les cœurs ruinés bâtissant ton pouvoir,
La Prêtresse vouée au dangereux savoir,
L'Infirmière, l'Épouse & la Consolatrice !*

SÉRÉNADE

*Connais-tu la forêt de l'Ardenne, où Shakspeare
Au fond des noirs halliers fait, ainsi que des fleurs,
Eclorre de très doux sonnets enforceleurs
Afin que Rosalinde en passant les respire ?*

*Au ciel d'or, le soleil comme une rose expire.
La cascade sourit tendrement sous ses pleurs
Et, dans l'ombre peureuse aux fuyantes couleurs,
Pour bercer le silence un rossignol soupire.*

*C'est l'heure des baisers & des troublants aveux
Etouffés sous les flots moëlleux des longs cheveux.
Viens ! dans l'obscur taillis les champignons phalliques,*

*Malades, blêmes, mous & si passionnés,
Répandent d'écœurants parfums cadavériques
Qui forcent Satan même à se boucher le nez.*

LA BOUCHE

*Dans ton visage à peine rose
Ta bouche, en son éclat vermeil,
C'est dans le ciel blanc de nivôse
Le corail d'un rouge soleil.*

*Bouche de pourpre & d'écarlate,
De quel rubis éblouissant,
De quel grenat, de quelle agate
Sont faites tes splendeurs de sang ?*

*Quelles palettes cramoisies
Ont jeté sur tes lobes fins
Leurs rubescentes fantaisies
De vermillons & de carmins ?*

*Vase rare, empli d'aromates
Où le musc, le poivre, l'encens,
Le piment rouge & les tomates
Embaument & brûlent les sens ;*

*Corbeille choisie, où les fraïses,
Les framboises d'un rose obscur,
Mêlent à la couleur des braïses
La fine odeur du fruit trop mûr ;*

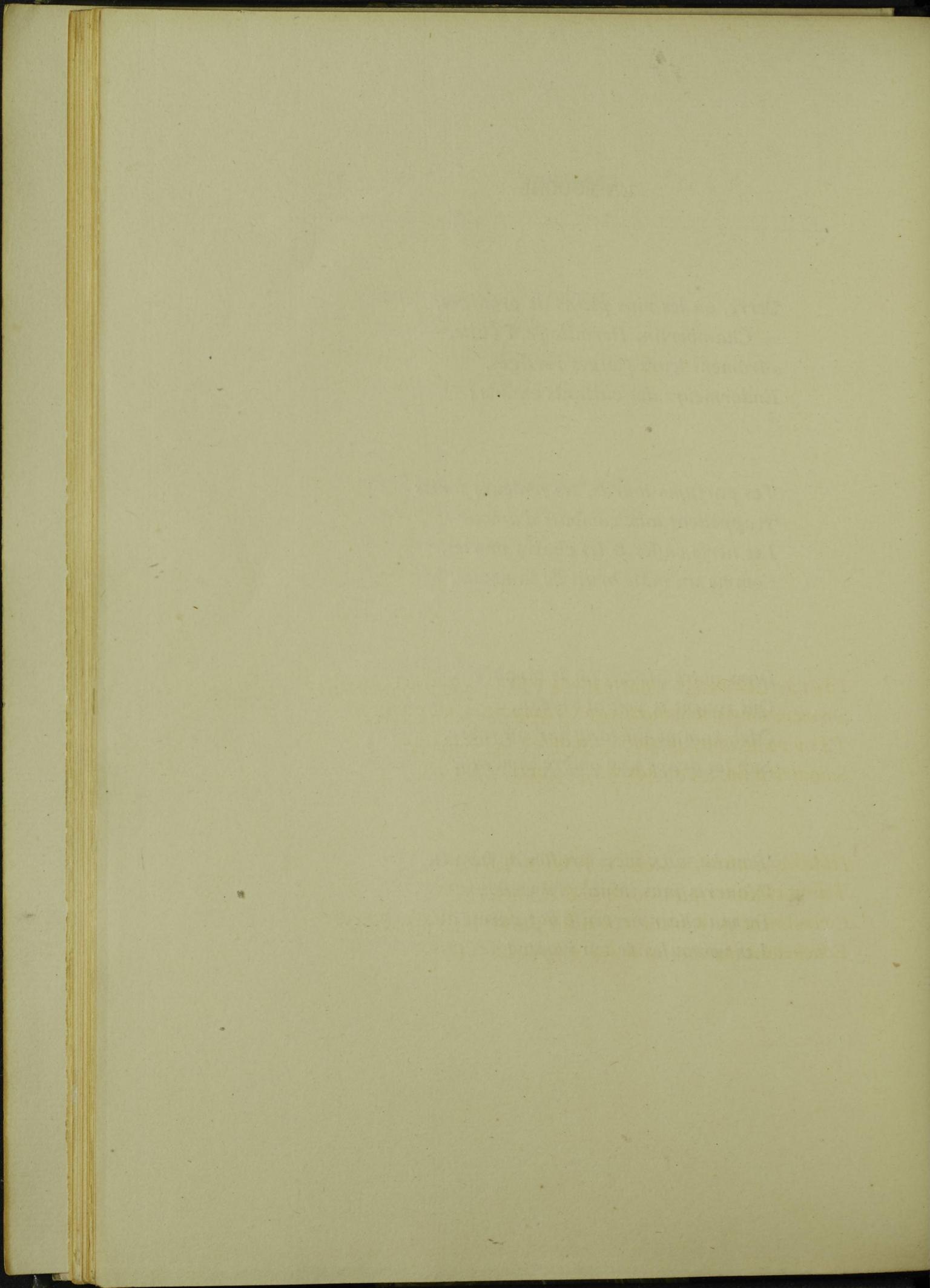
*Fier bouquet de fleurs somnolentes,
Où l'opium des lourds pavots
Au matin des nuits turbulentes
Pâme les cœurs & les cerveaux ;*

*Verre, où les vins pleins de prodiges,
— Chambertin, Hermitage, Nuits, —
Arôment leurs rouges vertiges,
Endormeurs des cuifants ennuis ;*

*Tes parfums lourds, tes fenteurs fortes
Rappellent aux combats d'amour
Les nerfs cassés & les chairs mortes,
Comme un mâle bruit de tambour.*

*Dans notre alcôve, où le cinabre
Qui rougit le pesant rideau,
Met, comme du sang sur un sabre,
Sur les draps une ombre ponceau,*

*Bouche, aux vices profonds, savante,
Nourris sans jamais t'apaiser,
De ma chair nerveuse & fervente
Les ventouses de ton baiser !*



MÉDUSE

*J'ai vu. Les autres n'ont point d'yeux ; que verraient-ils ?
Sorcière empoisonneuse aux rampantes manœuvres,
J'ai vu tous tes pensers, tes désirs & tes œuvres
Sourdre dans tes cheveux en reptiles subtils.*

*Hideux, gluants, glacés, écaillés de bérils,
Par torsades aspics, vipères & couleuvres
Couronnent de terreur ton front pareil aux pieuvres
Echevelant dans l'eau leurs tentacules vils.*

*J'ai vu. Je ne suis point dupe des lèvres fraîches,
Ni des chairs où sourit le blond duvet des pêches,
Ni des yeux où l'enfer feint la clarté des cieux.*

*Ma tête aussi, Méduse, est froide & meurtrière,
Et je pétrifierais tes serpents vicieux
S'ils osaient seulement frôler mon front de pierre.*

TRANSFIGURATION

I

*Prodige où le démon s'avère,
Ta chair & ta peau de satin,
Très chère, deviennent soudain
Transparentes comme du verre.*

*Pareille aux rouges écorchés
Des estampes d'anatomie,
Tu n'es plus, adorable amie,
Qu'un tas de muscles rattachés.*

*Dans leurs viandes sanguinolentes
Ton torse, tes jambes, tes bras,
Marbrés de filets blancs & gras,
Tordent les veines somnolentes.*

*Et leurs tuyaux flasques & bleus
Aux rouges tubes des artères
Emmèlent leurs visqueux mystères
En longs réseaux vermiculeux.*

*Sous ces rougeâtres transparences,
(Est-ce un cauchemar d'opium ?)
— Comme en un trouble aquarium
Avec d'ignobles tumescences*

*Se bombent les poulpes bulbeux,
Gonflés de haines & de ruses,
Ou les ballons mous des méduses
Et les mollusques sirupeux, —*

*Ainsi tes horribles viscères,
S'enflent d'un hideux mouvement,
Hélas ! à l'épouvantement
De mes pauvres yeux trop sincères !*

*Eponges rouges, tes poumons
Palpitent dans la liqueur rouge ;
Un paquet de membranes bouge
Comme un bouquet de goémons.*

*Ta vessie irise son globe
Comme un acalèphe opalin ;
Ver monstrueux, ton intestin
Tourne, retourne & se dérobe.*

*Tout est baveux, tout est gluant,
Dans cet amas d'horreurs immondes,
Dont, ô pestilences profondes,
Sort un hoquet rauque & puant.*

— Voilà donc ta beauté divine
Et ton sourire adamantin,
Et ta chair où le frais matin
Fleurit, parfumé d'aubépine !

Voilà l'aimant de mes baisers,
Voilà le vin de mes ivresses,
O toi, les pleurs & les caresses
De mes désirs inapaisés !

II

Tout à coup, comme en la tourmente
Passe un cri d'oiseau sur les flots,
Sur la houle de mes sanglots
Ta voix souffrante se lamente.

*Tu dis : « Les divins paradis
« Sont à jamais perdus pour l'âme
« Qui les nie & qui les diffame ;
« Les cœurs curieux sont maudits.*

*« Ta vie est désormais flétrie :
« Tu perds tout espoir pour avoir
« Vu ce qu'il ne fallait point voir,
« Et pour toi la terre est pourrie.*

*« L'envers des choses est affreux ?
« Pourquoi chercher l'envers des choses ?
« Il suffit d'adorer les roses
« Et le soleil pour être heureux.*

*« Jouir ou savoir ! La sentence
« Divine ordonne de choisir.
« Qui n'a pas vaincu le désir,
« Doit s'abstenir de la science.*

III

*Cette voix, était-ce ta voix
Ou le verbe de la Sageſſe ?
Ah ! voici ta voix qui m'oppreſſe,
Ta voix puiffante d'autrefois,*

*Ta voix qui me hait et qui m'aime,
Ta voix qui mêle affreusement,
Pour mon délice & mon tourment,
La prière avec le blasphème :*

*« Ah ! combien tu m'as fait souffrir,
« Moi ton esclave & ta martyre,
« Bourreau, qui m'étends sur ta lyre
« Pour charmer ton cruel loisir !*

« Tu me déchires & tu railles
« Ce pauvre corps qui n'est plus moi.
« Vois donc ! Mon cœur est plein de toi,
« Pleines de toi sont mes entrailles !

« Que mon âme emplisse tes yeux
« Comme une clarté printanière,
« Ce pur baptême de lumière,
« Ami, va te rouvrir les cieux.

« Me voici noble & radieuse,
« Reine de fleurs & de bijoux,
« Levant sur l'or des satins doux
« Ma main miséricordieuse.

« Dans mes yeux où fleurit la mort
« Des religions & des races,
« Meurt en lueurs douces & lasses
« Le dernier reflet du Thabor.

« *Je suis la déesse éternelle.*
« *Vers moi brûlent les cœurs en feu.*
« *Oublie & les hommes & Dieu !*
« *Adore-moi, car je suis belle !*

IV

Rouge, rouge, saigne le soir
Sur un merveilleux paysage.
J'ai vu le terrible visage
D'un majestueux ange noir.

PRÉCURSEUR

*Après ton départ, pauvre écolier pâle & frêle,
Mes yeux ont pris leur vol dans les vents ténébreux,
Au fond d'un Orient nocturne & dangereux,
Vers de profonds déserts, touffus d'herbe éternelle.*

*Angoisse, la stagnante angoisse du désert,
Où la lune se meurt d'espace & de silence !
Un ciel, immensément le ciel ! La plaine immense,
Où se perd la lumière au lointain pâle & vert.*

*Sous la froide douceur de ces clartés obscures
Moutonne, monotone, avec de longs sanglots,
Une eau sinistre & sombre & s'argentent les flots
Qui fatiguent le ciel de douloureux murmures.*

*Farouche enfant, ta chair vierge s'épanouit
Au bord du fleuve étrange, où, sur la berge plate,
Les lys rouges, brûlants de pourpre & d'écarlate,
Elargissent leurs fleurs géantes dans la nuit.*

*Les vents mystiques ont parfumé ta poitrine
Et le feu sidéral qui brûle dans tes yeux
Semble flotter parfois dans l'or de tes cheveux
Et luire & fuir encor sur ta peau colubrine.*

*Des animaux muets, des oiseaux singuliers,
Et de roses poissons, dans la fraîcheur de l'onde
Frôleurs craintifs & doux de ta nudité blonde,
T'observent tendrement de leurs yeux familiers.*

*Toi, sauvage rêveur, tu ne fais point, sans doute,
Que depuis deux mille ans d'étranges pèlerins
Te cherchent à travers les périls transmarins,
Les plaines & les monts, sans bouffole ni route;*

*Mais leurs os dédaignés par l'aigle et le condor
Engraïssent tristement de leur moelle amoureuse,
En ce désert, jaloux de ta chair savoureuse,
Tes grands lys martagons tigrés de sang & d'or.*

*Lève-toi ! Lève-toi ! Hâte-toi vers la ville !
D'autres temps vont venir, qui n'étaient point prédits.
Terrible Précurseur des nouveaux Paradis,
Traverse sans la voir la multitude vile.*

*Dans l'énorme palais de marbre noir & vert
Où, sous les lourds plafonds d'ébène et d'améthyste,
Aux langueurs des flambeaux, maint prince jeune & triste
Attend, le cœur en feu, l'Envoyé du Désert,*

*Là, devant les seigneurs, les pages & les reines,
Parés, pour célébrer les cruelles amours,
De bijoux vénéneux & de fourbes velours,
Devant le roi hagard des voluptés humaines*

*Qui, les lèvres en fièvre et l'œil épouvanté,
Vers un désir nouveau sent palpiter ses rêves,
Sous les éclairs glacés des miroirs & des glaives,
Au son des instruments qui chantent ta beauté,*

*Secouant tes colliers ardents de chrysope
Et leurs grelots d'or clair, qui tintent sur tes seins,
Tordant d'un geste fier tes reins onduleux, ceints
D'un torrent de rubis, qui serpente et s'embrase,*

*Danse, danse & triomphe, ô Prince des Baifers,
Frappe les dalles de tes sonores sandales,
Et foule, triomphal, par les salles royales,
Comme des raisins mûrs, tous ces cœurs écrasés !*

*Tes pieds blancs sont pareils à deux blanches colombes
Qui caressent le sol de leur doux vol d'amour ;
Tes genoux font pâlir les lys ivres du jour ;
Et quel soleil de flamme a l'éclat de tes lombes ?*

*Ta poitrine sublime est le temple de chair
Où les baisers iront en long pèlerinage.
Un rire éblouissant sur ton divin visage
Passe comme le vent lumineux sur la mer.*

*Tes yeux purs sont plus bleus que l'eau d'un lac limpide
Où, comme des poissons d'or, de pourpre & d'argent,
Nagent tous les désirs d'un cœur jeune & changeant
Et les hardis vouloirs de ton âme intrépide.*

*Mais ta bouche, oh ! ta bouche, ô large rose en feu,
De vin rouge & de sang enivrant ses pétales,
O plaie aux blancs éclairs de cruelles dents pâles,
C'est l'holocauste en flamme où saigne & règne un dieu !*

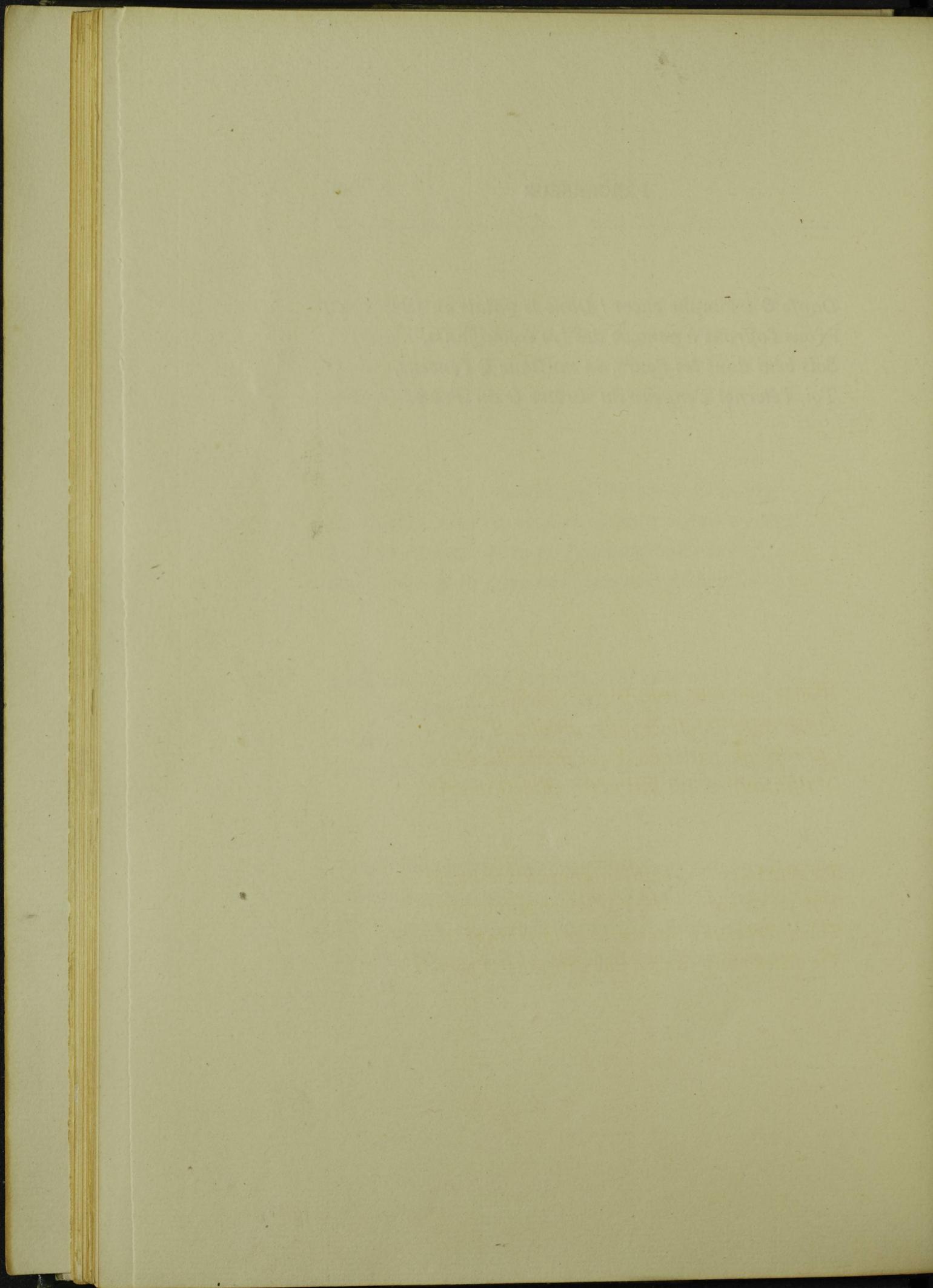
*Je te salué, enfant plein de grâces fatales.
Les bouches t'ont maudit ; les cœurs sont avec toi.
O bel ange stérile, ô précurseur de quoi ?
Quel règne annonces-tu parmi nos capitales ?*

*Danse, danse & triomphe, ô Prince des Baisers,
Et brandis d'un poing fort, dans le palais en fête,
Par ses cheveux royaux l'épouvantable tête
Qui souille d'un sang noir tes rubis embrasés!*

*Celle qui fit tomber les têtes prophétiques,
La Reine bestiale aux plaisirs assassins,
Le glaive l'a frappée, & de ses larges seins
Tes pieds foulent, vainqueurs, les chairs aromatiques.*

*Autour de toi les yeux battent comme des cœurs,
Des orages de sang soulèvent les chairs folles,
Et des soupirs brisés & de molles paroles
Te caressent de leurs haletantes ardeurs.*

*Danse & triomphe encor ! Dans le palais en fête
Nous t'offrons à genoux des lys éblouissants.
Sois béni dans les fleurs, la musique & l'encens,
Toi, l'éternel Vengeur du Prêtre & du Poète !*



LA BONTÉ

*Bonté ! ton nom devrait être : le Suicide.
Tu terrasses l'instinct juste, propice & fort,
Qui repousse l'attaque & qui prévient l'effort
Malfaisant, & qui fait notre plus sûre égide.*

*Tu déprimes l'orgueil soupçonneux & lucide ;
Par toi la haine tombe & la vengeance dort ;
Toute force, en nos cœurs, tu la frappes de mort ;
Tu mêles notre sang d'une eau fade & perfide.*

*O Bonté, l'idéal des faibles & des fous,
Molle idole de boue où se meurent les coups,
Le lâche & l'impuissant t'adorent à genoux !*

*Et si le sage admet ta grâce surannée,
Tu deviens dans sa main hypocrite & damnée
Et bouclier d'ouate & lame empoisonnée.*

LE SORCIER

*Pour punir de lâches injures
Et venger d'un monde cruel
Le sang royal de mes blessures,
Selon grimoire & rituel*

*Au chaudron qui bout sur la flamme,
Cuiſez, cervelles des hiboux,
Pomme épineuſe, jufquiame,
Et vous, génitoires des loups !*

*Cuisez, chanvre vert, mandragore,
Cantharides, cœur de crapaud,
Flux menstruel de vieille gore,
Graisse d'enfant et sperme chaud.*

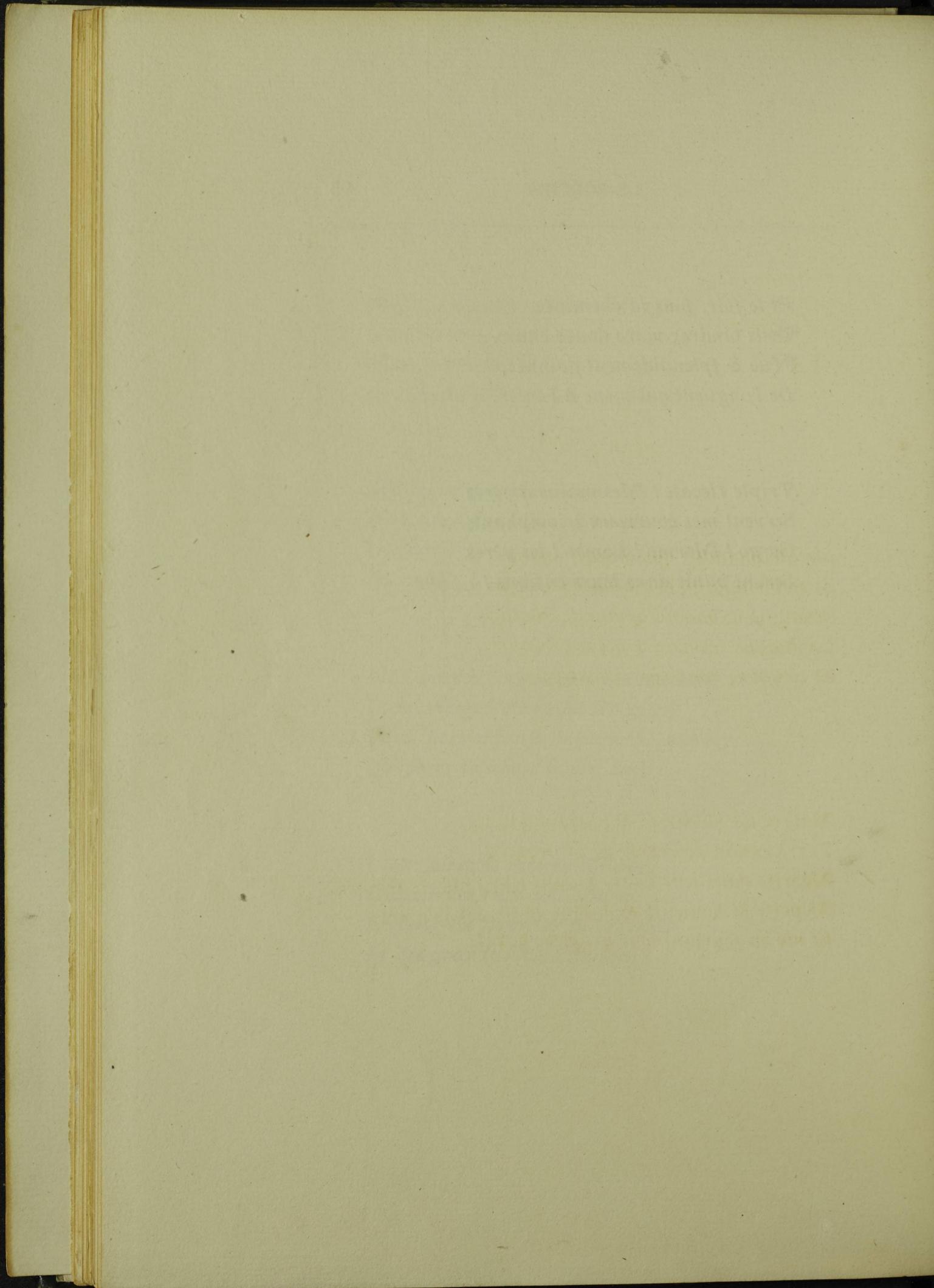
*Ma main experte vous arrose
D'un sang frais de chauve-souris.
Cuisez ! Puis voici du vin rose,
Du cumin & de l'ambre gris.*

*Ah ! vous boirez le philtre immonde,
Vous, vierges vibrantes d'orgueil,
Vous, fiers enfants, joyaux du monde,
Qui serez sa honte & son deuil !*

*Vous boirez le vertige obscène,
L'élixir des ruts monstrueux,
Le sang du stupre & de la haine
Et des grands viols incestueux !*

*Et le soir, sous la cheminée,
Vous oindrez votre douce chair,
Nue & splendidement damnée,
De l'onguent qui mène à l'enfer.*

*Triple Hécate ! Mes mains amères
Servent mes courroux triomphants.
Gorgo ! Mormo ! Bombo ! les pères
Seront punis dans leurs enfants !*



ET ERITIS SICUT DII

*Artiste maladif, que l'idéal torture,
Et qu'irrite le goût craintif d'un affreux ciel,
Dédaigne la banale & stupide Nature,
La stupide, féconde & puante Nature,
Et consacre ton cœur à l'artificiel.*

*Malgré les mirlitons & les épithalames,
Toi, hautain déserteur de la Réalité,
Méprise dans leur chair & dans leur sang les femmes,
Méprise la honteuse & flasque chair des femmes,
Et nie en souriant leur grossière beauté.*

*Ont-ils soif, ton esprit las & morne & ta bouche
Fumante, de baisers charnellement pensifs ?
Seul, sous l'œil caressant de ta lampe, débouche
Les bouteilles ; pâmé sous ta lampe, débouche
Les cachots odorants des vertiges lascifs.*

*Bois le rhum, où, brûlés du soleil des tropiques,
Le sucre, la cannelle & la muscade en fleur
Parfument la chair brune & les yeux prophétiques
Les yeux voluptueux, ivres & prophétiques
Et les reins enfantins des femmes de couleur.*

*Bois le kirsch, turbulent comme l'eau des cascades
Baignant de jeunes pieds sous les fraîcheurs des bois ;
— Le marasquin musqué de fards & de pommades,
Que sucent, d'une bouche où luisent les pommades,
Celles qui trônent dans l'or des lupanars. Bois*

*L'hypocrite kummel, glace & flamme, équivoque
Hékla, rose volcan moqueur, masqué de gel,
Dont le feu boréal comme une aurore évoqué
Des roses sous la neige, ô des roses.... évoque
Des femmes d'Orient, sous un ciel d'Archangel.*

*Pour son ivresse verte aux lacis de liane
Bois l'absinthe éployant des forêts & des mers, —
Les sauvages forêts où danse Viviane,
Où Merlin dort aux pieds charmeurs de Viviane,
Sous la verdure rauque, au bord des flots amers.*

*Alors, les yeux troublés de visions naissantes,
Couché sur le lit calme où tu vas t'assoupir,
Regarde se dissoudre en ombres pâliissantes,
Plus fluides toujours, toujours plus pâliissantes,
Toute chose ambiante, — & les songes surgir.*

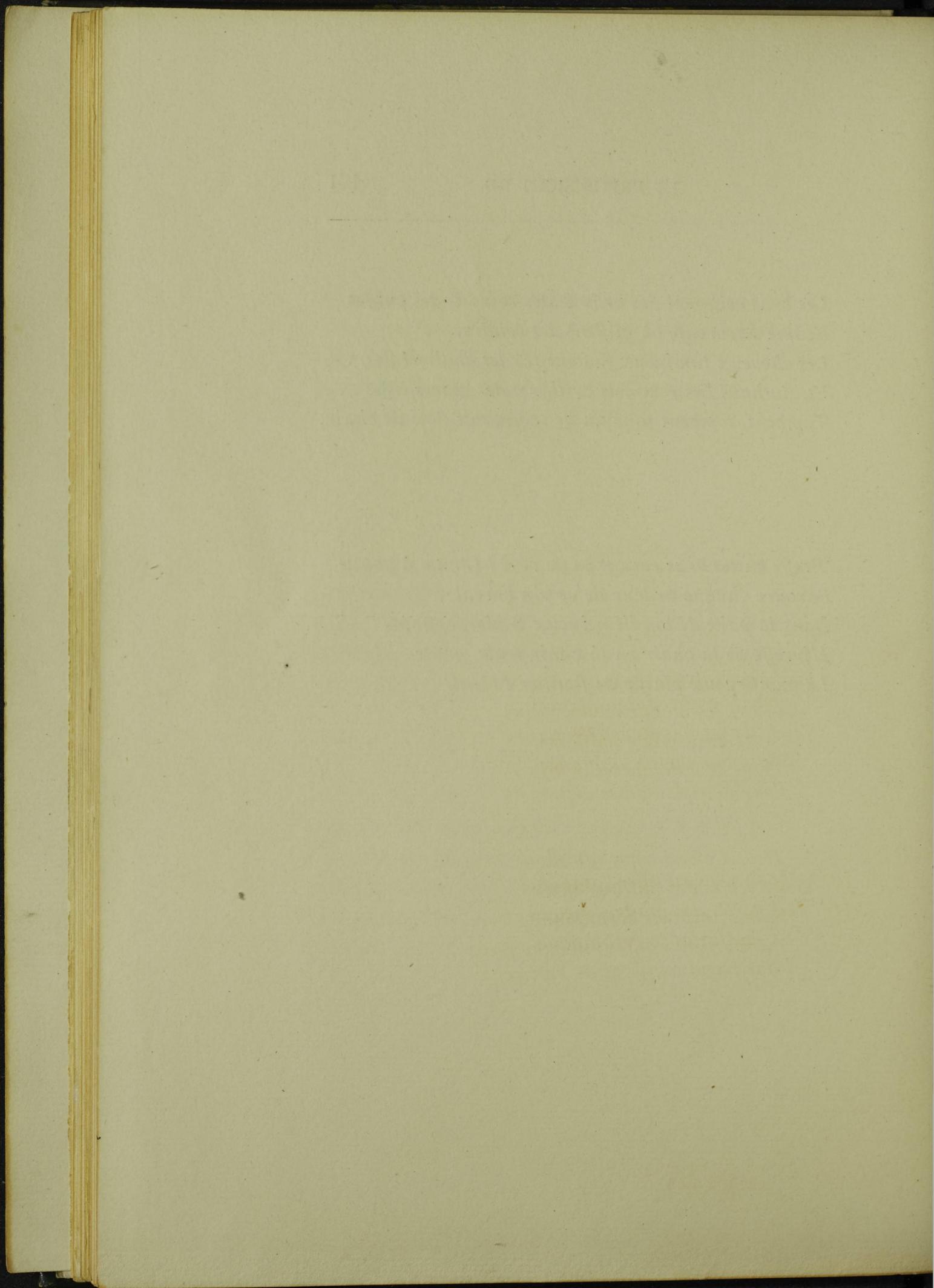
*Regarde : parmi les vapeurs mauves s'élève
Aux parfums lumineux d'un beau ciel musical
Un cirque de glaciers, dont les cimes de rêve
Autour d'un lac d'azur, où leur image rêve,
Enclofent de leur neige un vallon tropical.*

*Des palmiers, des figuiers, des manguiers, en girandes,
Abriment fraîchement des herbages fleuris
Dans les flots d'herbe en fleurs des femmes, par guirlandes,
Baignent leurs chairs de lys en vivantes guirlandes
Sous les bijoux furtifs d'un vol de colibris.*

*Et, cascade de chair, du haut des pics de glace
Tombe un fleuve ébloui de blanches nudités;
Chaque corps fuit un corps qui l'embrasse & l'enlace
Et la masse des flots vivants passe s'enlace
En un torrent de vie, un flux de voluptés.*

*Les bras ceignent des bras & des reins & des cuisses.
Ecume vaporeuse où glissent des éclairs,
Les cheveux lumineux flottent sur les chairs lisses.
Et, du haut des sommets brillants des glaces lisses
Tombent, tombent sans fin de nouveaux flots de chair.*

*Presse en tes bras ces corps de rêve ! Goutte à goutte
Savoure chaque ardeur de ce vin boréal.
Dans la paix de ton lit neigeux & vierge, goûte
L'ivresse de la chair en ta chair seule, goûte
Le monstrueux plaisir de fouiller l'Idéal!*



JETTATUR A

Quelle ténébreuse puissance
A, de ses monstrueuses mains,
Sacré ma chétive naissance
Pour de redoutables destins ?

Je fais qu'un astre satanique
A versé, des sinistres cieux,
Sa malfaisance tyrannique
Dans l'azur naissant de mes yeux.

*Sa protection infallible
Me revêt d'un pouvoir fatal
Dont l'effet, certain & terrible,
Ma créé ministre du mal.*

*Dans le secret de ma pensée,
Dans le silence de mon cœur
Qu'un jour ma volonté blessée
Tout-bas forme un souhait vengeur,*

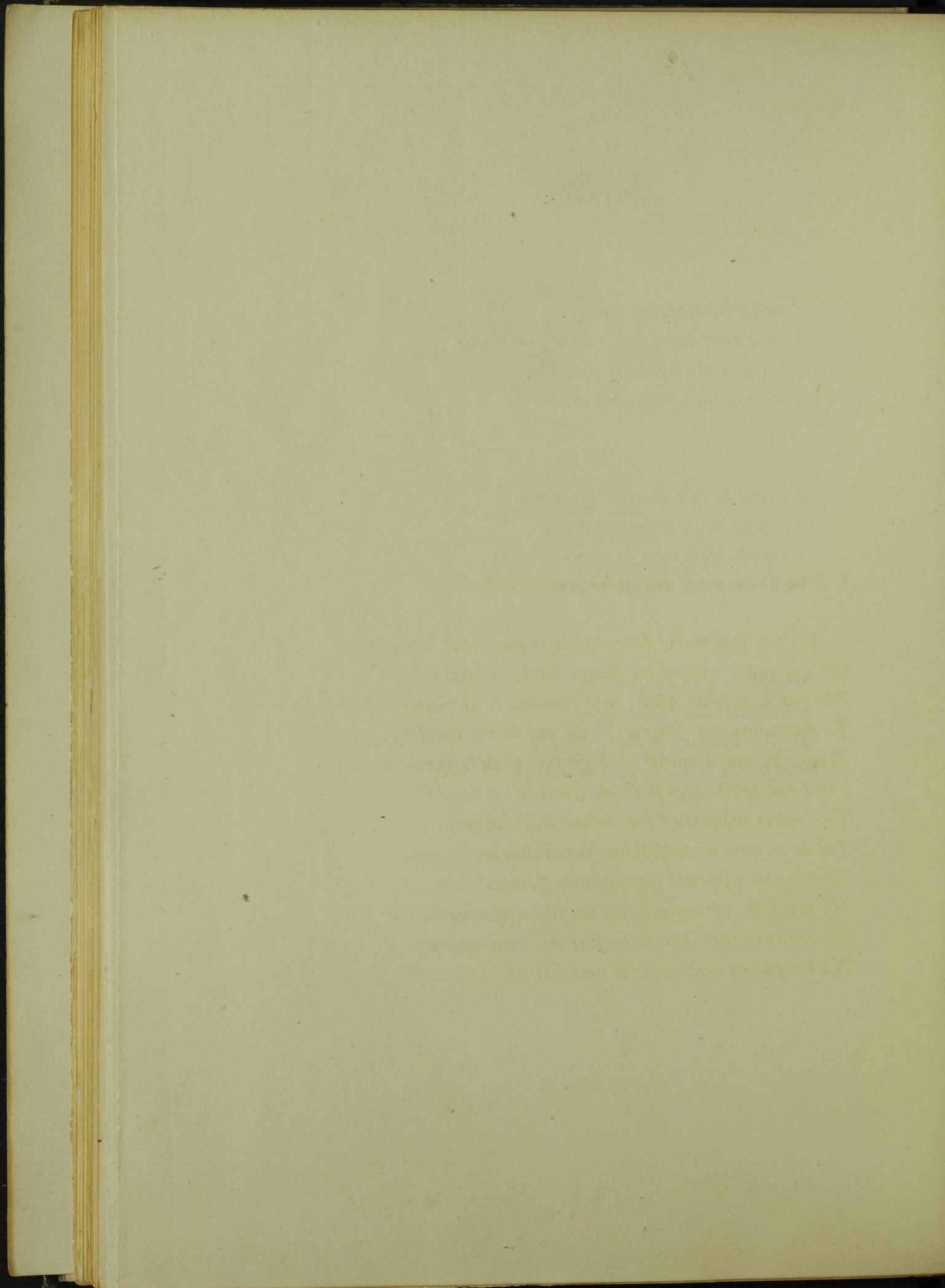
*Sans répit l'arrêt s'exécute :
Le Deuil, la Ruine & la Mort
Mènent sûrement à leur chute
Le plus superbe & le plus fort.*

*O ma pernicieuse étoile,
Funeste jeteuse de sorts,
Ta flamme froide me dévoile
L'obscur secret de mes remords ;*

*Car ta lumière vénéneuse
Coule avec mon sang dans ma chair
Et, dans ma cervelle vineuse,
Allume un effroyable enfer.*

*Et seul je fais quelles victimes
Frappa mon tribunal secret
Et quels désastres & quels crimes
Font mon incurable regret.*

*Puissé-je par ma patience
Anéantir tes tristes dons,
Et sur l'injure & sur l'offense
Verser la paix de mes pardons.*



LUCIFER

Il cria d'une voix qui brisa mes vertèbres :

— *En ton sommeil, dans la vaste paix des ténèbres
Où ton repos attend les fleurs du lendemain,
Me voici, le bras haut, une flamme à la main :
Je viens toucher ton cœur, de ma main lucifère.
Regarde maintenant, comprends et désespère.
Ah ! ton futile esprit se plaisant à l'erreur,
Tu t'osais supporter toi-même sans horreur ;
Tu ne voyais ni tes lâches supercheries
Ni tes vils appétits de voluptés flétries,
Ni tes dols, ni tes vols, ni tes faux dévouements
Singeant le sacrifice & la soif des tourments,
Ni les paons vaniteux & fous faisant la roue*

*Dans la nuit noire de ton âme & dans sa boue,
Ni tes songes cruels, sensuels & jaloux,
Traîtreusement couverts d'un sourire si doux
Qu'il a fait longtemps croire en ta bonté mauvaise.
Ignorant de ton cœur, tu laissais croître à l'aise
Ta force & tes instincts de naïf animal.
Mais je suis l'Eclaireur formidable du Mal :
Je t'apporte le don fatal de la Science ;
Tâche de supporter désormais l'existence,
Misérable ! Le vieux dogme n'avait pas tort :
« Le crime de savoir sera puni de mort ! »
Ah ! quand je songe à la grimace si cocasse
Que va faire, en crevant, ta sordide carcasse,
Mes dents bavent de joie & je danse & je ris
Et mes ailes aux doigts mous de chauve-fouris
Allongent les rubis de leurs ongles phalliques,
Et j'exulte & m'exalte en hymnes catholiques :
« Te Deum ! Te Deum ! Le Ciel a fait la Loi.
Mais l'Œuvre & son angoisse & sa chute, c'est Moi ! »*

— Seigneur, que répondrai-je au démon de phosphore ?
J'ai soufflé sur sa flamme & Vous attendez encore.

GLAS

*O cloches lourdes, cloches lentes,
Dolentes,
Râlantes,*

*Cloches des sinistres journées,
Damnées,
Damnées,*

*Cloches de deuil, cloches d'alarmes,
En armes,
En larmes,*

*O cloches de sang, cloches d'âmes
Massacres,
Massacres,*

*O cloches, cloches, cloches, cloches,
Plus proches,
Plus proches,*

*Sonnez, cloches, cloches funèbres,
Ténèbres !
Ténèbres !*

*Voici que dans l'air qui s'étonne,
Il tonne,
Il tonne !*

*Sous les neiges de flamme comme
Sodome,
Sodome,*

Périssent les cités infâmes
En flammes,
En flammes !

Cloches sur les couches flétries,
Pourries,
Pourries,

Cloches sur les maisons où monte
La honte,
La honte,

Cloches sur les tours foudroyées,
Broyées,
Broyées,

Cloches sur l'église où les râbles

Des diables,

Des diables,

Remplacent pour l'eucharistie

L'hostie,

L'hostie,

Sonnez sur le meurtre & l'inceste

La peste,

La peste,

Et sur la Foi qui s'effémine

Famine,

Famine,

Et sur l'envie & la colère

La guerre,

La guerre !

Mais nul n'écoute vos reproches,

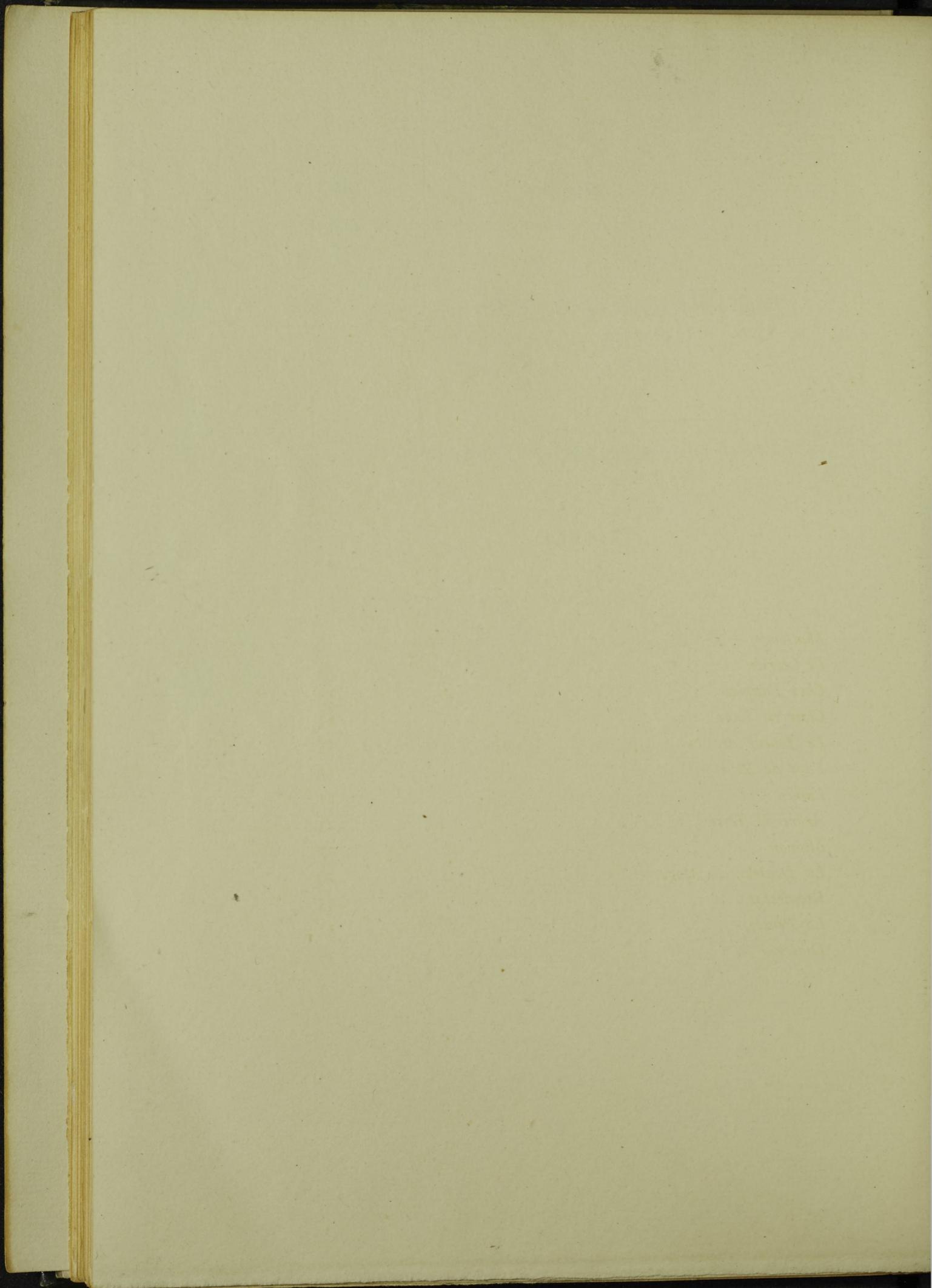
O cloches,

O cloches,

Et c'est en vain que pour personne,

Je sonne,

Je sonne !



TABLE

<i>Mensonge</i>	7
<i>Le Lévrier</i>	9
<i>Chez Putiphar</i>	11
<i>Clair de Lune</i>	13
<i>Le Foueur de Cor</i>	15
<i>Pays de Rêve</i>	17
<i>Lumen</i>	21
<i>Arbre de Fessé</i>	23
<i>Mission</i>	27
<i>La Douleur du Mage</i>	29
<i>Requiescat.</i>	35
<i>La Pensée.</i>	37
<i>Dialogue</i>	39

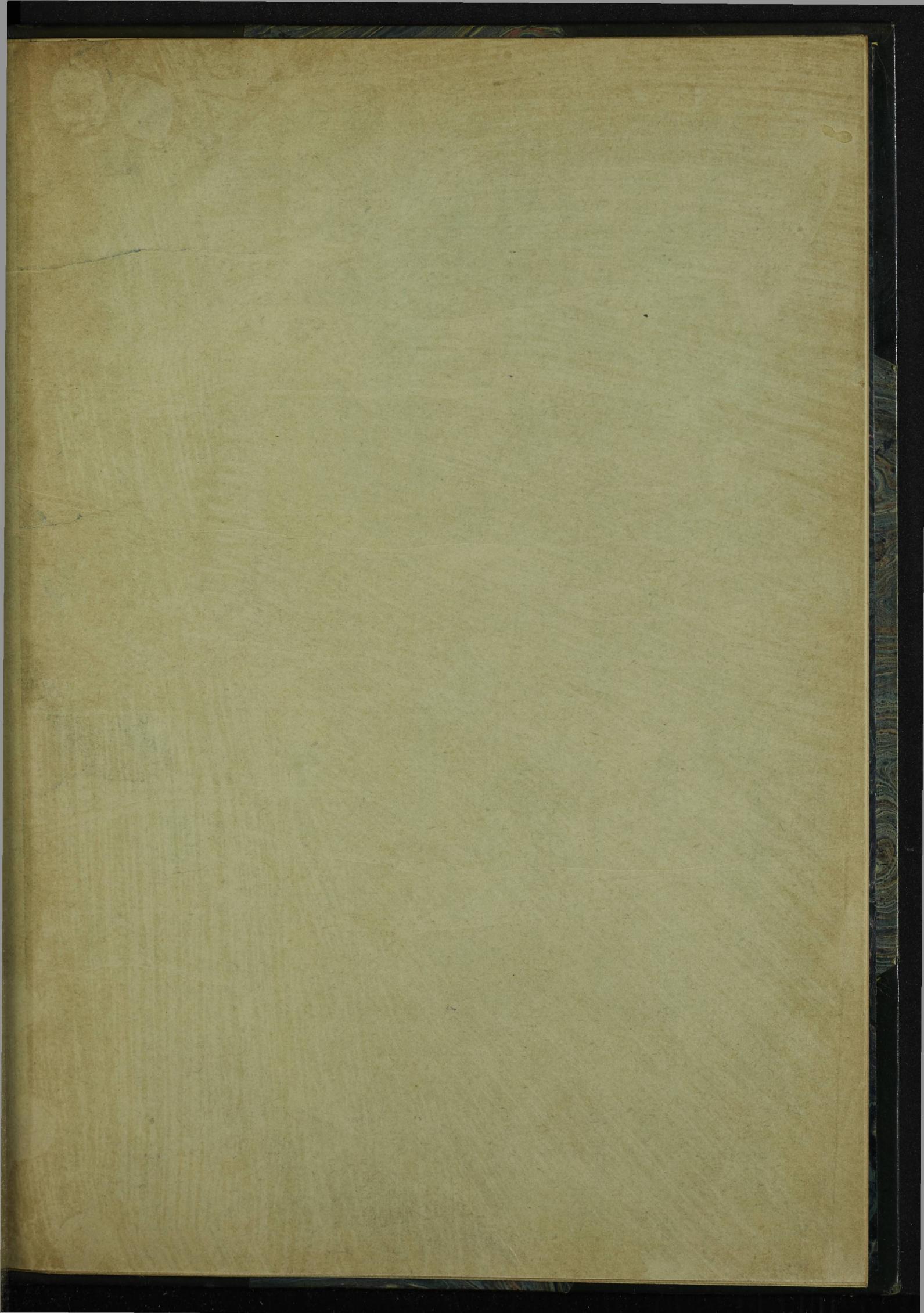
<i>Aladin</i>	43
<i>Sanctus</i>	45
<i>Le Portrait</i>	47
<i>La Lyre</i>	57
<i>En Wagon</i>	59
<i>Evocation</i>	61
<i>Le Possédé</i>	63
<i>Sérénade</i>	67
<i>La Bouche</i>	69
<i>Méduse</i>	73
<i>Transfiguration</i>	75
<i>Précurseur</i>	83
<i>La Bonté</i>	91
<i>Le Sorcier</i>	93
<i>Et Eritis sicut Dii</i>	97
<i>Fettatura</i>	103
<i>Lucifer</i>	107
<i>Glas</i>	109

Im-
primé à
Bruxelles par
Alex. Berqueman,
pour Edmond Deman,
libraire. Et fut achevé le
vingtième jour du mois
de Mai de l'an mil
huit cent qua-
tre-vingt
douze.











1802

